

Yann RICHARD

L'Institut Français de Recherche en Iran

Ce bref aperçu historique ne prétend pas décrire de manière exhaustive toutes les réalisations des chercheurs qui ont collaboré à cet Institut, mais en dégager les tendances principales. L'institution dont il est question ici s'est appelé successivement «Département d'Iranologie de l'Institut Franco-Iranien», «Section d'Iranologie de l'Institut Français de Recherche», «Département d'Iranologie de l'Institut Français de Téhéran», «Institut Français d'Iranologie de Téhéran», et plus récemment «Institut Français de Recherche en Iran». Il est entendu que l'histoire de la Mission (ou Délégation) archéologique française en Iran est plus ancienne et différente de celle qui nous intéresse présentement.

«Tenez, je crois qu'il y a dans ce livre quelque chose pour vous», dit un jour Louis Massignon à Henry Corbin en lui remettant un exemplaire lithographié de *La Théosophie orientale* de Sohrevardi.¹ Ce geste symbolique, qui eut lieu en 1927, devait entraîner Corbin, après avoir publié à Istamboul le premier volume des œuvres mystiques et philosophiques du Sheykh al-Ishrāq, à entreprendre son premier voyage en Iran dès la fin de la guerre, en 1945. «Jeune philosophe avide d'aventure métaphy-

1- Voir Ch. Jambet, éd., *Henry Corbin*, Paris, L'Herne, 1981, p. 40.

sique», comme il se décrit lui-même ², Corbin a commencé sa carrière iranienne par une conférence sur Sohrevardi à l'invitation de la «Société d'Iranologie», au Musée Archéologique. La conférence fut très bien accueillie et aussitôt publiée, avec traduction persane, par les soins de Pouré-Davoud.³ Ce succès incita Corbin à fonder à Téhéran un institut pionnier, financé par la Direction des relations culturelles du Ministère français des Affaires Etrangères, le «Département d'Iranologie».

Comment Corbin envisageait-il cet Institut? A quoi pensait-il? On trouve une première ébauche de son projet dans une lettre qu'il adresse à Emile Benveniste le 7 avril 1946: «Il est essentiel (...) qu'à travers nos propres travaux, ceux-là mêmes qui représentent la société iranienne traditionnelle, apprennent à penser leur propre patrimoine spirituel, d'une façon qui le leur rende actuellement communicable. Nous aussi nous pouvons apprendre beaucoup, et tel vénérable shaykh me considère un peu comme son 'shâgerd'!»⁴

Après quarante ans, et les récents débats passionnés sur l'orientalisme, la formulation de Corbin choquera, surtout si on s'arrête à la première partie de la première phrase, qui semble vouloir ramener la pensée non occidentale à l'image qu'en ont les Occidentaux. Mais l'intention réelle doit se mesurer avec le texte restant: c'est de rendre le patrimoine communicable, et de se faire soi-même l'élève d'une tradition différente. Cette vocation de dialogue, Corbin l'a inscrite dès le départ dans le destin de l'Institut; l'histoire nous dira si on y a répondu.

Corbin était philosophe, et il était aussi et surtout, de par sa profession de bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, un «homme du livre» dans tous les sens du terme. Son souci premier était de partir à la recherche des manuscrits: les bibliothèques iraniennes en étaient alors à des méthodes surannées, avec des

2- *Ibid.*, p.39.

3- *Les motifs zoroastriens dans la philosophie de Sohrevardi Shaykh-ol-Isrâq* (ob. 587/1191), préface de Pouré-Davoud, avec traduction persane par A. Fardid et 'A. Golshan, Téhéran, 1946. Publications de la Société d'Iranologie, n°3.

4- Lettre du 7 avril 1946 à E. Benveniste, in Ch. Jambet, éd. *Henry Corbin*, p. 312.

moyens limités. L'Institut Français fut l'initiateur en Iran du microfilmage de manuscrits, seul procédé permettant de rassembler dans un même lieu plusieurs traditions textuelles afin d'en faire l'édition critique. Il faut citer ici une autre lettre à Benveniste, du 31 octobre 1947:

«... la grande affaire fut l'expédition à Mashad. Nous étions accompagnés de mon assistant Kamelian et de Taqî Tafazzoli. Nous avons roulé trois jours, passant les nuits chez des familles amies. A Nishâpûr, nous fûmes les hôtes des derviches de l'endroit; on a chanté du Hâfez, et l'on est allé le matin à l'aube en pèlerinage au tombeau de 'Attâr. C'était merveilleux. A Mashad, chaleureux accueil de tout le monde. Je m'étais muni d'une autorisation impériale personnelle, si bien que nous avons pu filmer à loisir (Rouzbehân, Semnâni, Jâbir, Shâh Ni'mattollâh etc...) Mais la sainte Bibliothèque et les saints bibliothécaires furent d'abord un peu en émoi. (De tradition on ne copiait même pas un manuscrit!) A la fin, tout le monde a été très intéressé, et j'espère que petit à petit cette méthode va se répandre et que les travaux seront rendus possibles dans une beaucoup plus vaste proportion.»⁵

Le laboratoire photographique n'était donc pour Corbin que tremplin vers la restitution du texte: l'orientaliste s'est montré à la fois un excellent technicien de l'édition critique et un grand commentateur. Pour éditer les textes, il collationnait avec méthode les leçons et variantes manuscrites, reprenant pour les présenter les excellentes solutions proposées par Ritter dans la *Bibliotheca islamica* d'Istamboul. Pour les commenter, il mettait à profit sa grande érudition, établissant des rapprochements aussi bien avec les commentaires islamiques traditionnels qu'avec les traditions occidentales grecques et chrétiennes.

Ces textes édités par Corbin devaient prendre place dans une collection prestigieuse qu'il appela la «Bibliothèque Iranienne», publiée conjointement par le Département d'Iranologie de l'Institut Franco-Iranien et l'Institut d'Etudes Iramiennes de l'Université de Paris. C'est cette collection qui concrétise le mieux l'intention de dialogue: imprimée à l'Institut même, avec un soin méticuleux (dans l'atelier de 'Aziz Nasiripur), elle est diffusée aussi bien en Iran qu'à l'étranger par l'intermédiaire du libraire orientaliste Adrien Maisonneuve. La qualité exemplaire de ce travail d'édition servira de référence et de modèle à d'autres

5- *Ibid.*, p.314.

collections publiées en Iran plus tard, à l'Université de Téhéran, dans diverses fondations culturelles publiques et dans les collections patronnées par l'Institut d'Etudes Islamiques de l'Université McGill ou par l'Académie Iranienne de Philosophie. Aujourd'hui, c'est cette collection qui, avec les 22 volumes publiés sous la direction de Corbin, fait encore la notoriété de l'Institut Français chez les lettrés iraniens de culture traditionnelle. Et c'est elle qui, à l'étranger, a fait connaître les œuvres de quelques grands noms de la pensée islamique iranienne: Mollâ Sadrâ, Heydar Amoli, Ruzbehân de Shirâz, etc., la plupart inconnus en dehors d'Iran jusqu'alors, et donc ignorés des répertoires bibliographiques et des histoires de la philosophie. Telle est l'œuvre de «communication spirituelle» que projetait Corbin dans sa lettre de 1946 à Benveniste, et qu'il a réalisée dans le cadre de cet Institut.

Pour cette entreprise héroïque, il fallait l'enthousiasme de Corbin, surtout dans un pays et dans un domaine où la France n'avait pas une présence historique très forte: l'iranologie avait été jusque-là dominée presque exclusivement par les Britanniques, et les Français ne s'illustraient guère qu'en archéologie, comme en témoignaient à l'époque Godard et Ghirshman. Il fallait pratiquement partir de rien. Le succès de Corbin tient probablement de son originalité même, et de l'esprit de recherche authentique qui l'animait. Au point que, lorsque le mouvement nationaliste iranien prit des mesures sévères à l'encontre des instituts culturels étrangers, Mosaddeq fit faire une exception pour le «Département d'Iranologie» qui resta ouvert «parce qu'il fait ce que nous devrions faire».

Pionnier, Corbin eut parfois de la peine à convaincre, du côté français, ceux qui décidaient des subventions. Il fallait un local, un équipement, un personnel, un budget. Grâce à M. Camborde, alors Conseiller culturel, un Institut français ambitieux et complet était à l'étude, à l'image de ce qu'est l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Ainsi, la section d'enseignement du français aux Iraniens avait sa place à côté de l'Archéologie (la Délégation archéologique dirigée par Roman Ghirshman) et du Département d'Iranologie. En commun, ils avaient les bâtiments rachetés au consortium danois Kampsax, et une imprimerie

bilingue. Cette imprimerie fut utilisée aussi bien pour publier les études littéraires de M. Comborde, le texte et la traduction par V. Monteil de deux nouvelles de S. Hedāyat, ou les biographies romancées de Mme Emineh Pakravan, que les volumes bilingues de la Bibliothèque Iranienne jusqu'en 1961: le vol. 9 de la collection, *Trilogie ismaélienne*, porte la trace de la fermeture du précieux atelier.

Cette fermeture n'était pas une mesure «politique» mais la conséquence des choix culturels français en Iran: la partie «recherche» de l'Institut Français disposait en effet d'une faveur moindre que la partie «diffusion de la culture française» (cours de langue, bibliothèque française, cinéma, etc.) et dans la partie recherche, l'archéologie se défendait mieux en raison de son implantation plus ancienne et de son plus grand impact dans le public. Corbin, qui passait chaque année (depuis 1954) les trois mois d'automne à Téhéran, relayé le reste du temps sur place par un assistant iranien, vit se rétrécir la surface qu'on lui octroyait. Le Département d'Iranologie jouait pourtant un rôle essentiel dans les échanges culturels et universitaires. Plusieurs chercheurs français ou formés en France y séjournèrent d'une manière prolongée: Gilbert Lazard (linguistique et littérature persane), Jean Aubin (histoire des Safavides et de l'Océan indien), Marijan Molé (mythologie de l'Iran ancien et soufisme), pour n'en citer que les plus connus, qui y laissèrent des traces par leurs publications.

Du côté iranien la qualité des collaborateurs de Corbin n'était pas moindre, et on en trouve également la trace dans la Bibliothèque Iranienne. Celui qui dès les premiers jours se montra le plus assidu, le plus compétent et le plus dévoué des amis du Département d'Iranologie, Mohammad Mo'in, est aussi de ceux dont les travaux rejoignaient le mieux, vers 1946, les préoccupations de Corbin. Mo'in terminait en effet sa thèse sur l'influence du Mazdéisme dans la littérature persane au moment où Corbin rassemblait les matériaux de son *Terre céleste et corps de résurrection*. Ensemble, Corbin et Mo'in éditèrent le *Confluent des deux sagesse*s de Nāser-e Khosrow (1953), le *Commentaire de la Qasida* de Abu'l-Haitham Jorjāni (1955), *Le jasmin des Fidèles d'amour* de Ruzbehān Baqlī Shīrāzī (1957), ... Parmi les autres

chercheurs iraniens collaborateurs de la Bibliothèque Iranienne, signalons Mohammad Mokri (éd. du *Livre des Rois de vérité* des *Ahl-e Haqq*), Sd Hoseyn Nasr (éd. des œuvres de Sohrevardi), Mortazā Sarrāf (éd. de plusieurs *Traité des compagnons-chevaliers/Rasā'el-e javānmardān*) et Jalāloddin Ashtiyāni (*Anthologie des philosophes iraniens*). Corbin ayant continué à diriger la collection après sa retraite, plusieurs volumes ont été publiés à l'Académie de philosophie. A partir de 1978 la Bibliothèque Iranienne a été continuée par l'Institut d'Iranologie dans une nouvelle série (voir plus bas).

Ce précieux Institut a dû subir plusieurs péripéties pour subsister, et il fallut la volonté tenace de Corbin pour le sauver, à plusieurs reprises, de situations désespérées. En 1967, lorsque le nouveau lycée Rāzi (mission laïque française) fut construit à Shemirān, l'Iranologie s'installa dans les vieux bâtiments de l'avenue Farhang, où des projets de rénovation étaient envisagés. Mais en 1973, après la signature d'un nouvel accord culturel entre l'Iran et la France, le vieux lycée fut vendu au Ministère iranien de l'éducation pour en faire une école, et la bibliothèque de l'Iranologie dut être déménagée en catastrophe, alors que Corbin, à Paris, ne pouvait rien pour arrêter l'opération. Il obtint néanmoins l'octroi d'un sous-sol de l'Institut Français où le Département d'Iranologie resta pendant 6 ans.

L'héritage de Corbin domine encore, en Iran, l'image du «Département d'Iranologie»: la bibliothèque, qui contient un précieux fonds islamologique, avec notamment quelques vieilles éditions lithographiées et surtout une respectable collection de manuscrits persans et arabes (dont Md-T. Dānesh-Pažūh fit le catalogue)⁶; mais surtout les éditions de textes mystiques et philosophiques, utilisées par tous les lettrés, même ceux qui ne pouvaient en lire les introductions en français: cet étonnant instrument a permis un rayonnement culturel de la France bien au-delà de la francophonie.

En 1975, Henry Corbin, atteint par l'âge de la retraite, laissa à Charles-Henri de Fouchécour, alors professeur de langue et littérature persanes à l'École des Langues Orientales de Paris (ou

6- Voir *Rāhnamā-ye ketāb*, XXI (1357), n° 3-4 et 8-12.

INALCO), la direction du Département d'Iranologie. Ce fut l'occasion d'une restructuration profonde, facilitée et encouragée à Paris par la Direction des relations culturelles du Ministère des Affaires Etrangères. D'une part, progressivement, un personnel nouveau fut engagé à Téhéran: «pensionnaires scientifiques» (c'est-à-dire jeunes chercheurs français séjournant dans cet Institut pour une ou plusieurs années) et une secrétaire bilingue; d'autre part une construction appropriée fut enfin mise à l'étude et réalisée en 1978-79. Cet investissement permettait de faire avancer une nouvelle conception du rôle du Département d'Iranologie.

Tout d'abord, alors que dans la constitution de la bibliothèque et des publications, Corbin avait surtout concentré ses efforts sur la philosophie et la mystique islamiques classiques, Fouchécour s'efforça de diversifier les disciplines, et de faire de l'Iranologie un centre de documentation polyvalent. On devrait y trouver une base sans cesse mise à jour aussi bien sur les disciplines classiques de «l'orientalisme» (islamologie, histoire, littérature) que dans les sciences humaines concernées par l'étude de l'Iran: sociologie, ethnologie, géographie, économie, linguistique, etc. La bibliothèque devait pouvoir répondre aux besoins urgents des chercheurs étrangers de passage à Téhéran et à ceux des chercheurs iraniens soucieux de se documenter sur les dernières parutions occidentales. A cette période en effet, – par contraste avec la fin des années 1940, lorsque Corbin inaugurait le Département d'Iranologie – il y avait des bibliothèques iraniennes fort bien équipées en livres étrangers, mais la documentation ne parvenait pas toujours de manière méthodique et suivie: c'est sur ce point qu'il fallait viser pour être utile.

L'effort d'information sur les publications occidentales concernant l'Iran devait se doubler d'une information aussi systématique que possible sur les publications iraniennes en persan afin de les faire connaître à l'étranger et à des non persanophones.

«Livres et articles concernant le domaine irano-aryen, écrit C.-H. de Fouchécour pour présenter *Abstracta Iranica*, deviennent très abondants. Les bibliographies qui en rendaient compte dans un cadre plus vaste, orientalistes, islamiques ou autres, ne peuvent plus cerner le domaine. Par la force des choses, recherches et études sont maintenant le

fait de spécialistes dans les différentes sciences; ils publient de plus en plus leurs écrits dans les Revues et Collections de leur branche scientifique. La notion d'aire de recherche reste cependant légitime et opératoire; il était donc important d'entreprendre une bibliographie qui rende compte des publications scientifiques du domaine irano-aryen.»⁷

Fouchécour invita différents spécialistes travaillant sur le domaine «irano-aryen» (c'est-à-dire sur l'Iran et l'Afghanistan principalement, de l'antiquité à nos jours) à faire profiter de leurs lectures les autres membres de la «communauté scientifique» en donnant non seulement la référence complète et exacte des dernières publications dignes d'intérêt, mais en les présentant sous forme d'un résumé analytique et critique. Le premier numéro d'*Abstracta Iranica* porte la date de 1978. Il est paru en réalité au printemps 1979, et rend compte des publications publiées en 1977 ou 1356 h.s. Les numéros se sont depuis régulièrement succédé, chaque printemps: le numéro 8, paru en juin 1986, concerne les publications de 1984/1363. Un index thématique est paru pour les numéros 1 à 5.

Abstracta Iranica a probablement les défauts de ses qualités: cette revue est la seule à rendre compte régulièrement en dehors d'Iran, et dans une langue largement pratiquée internationalement, des travaux de recherches publiés en Iran. Elle manque malheureusement de l'exhaustivité que lui donnerait la collaboration plus systématique des savants iraniens; il serait intéressant que ces derniers rendent compte à leur tour de manière critique des travaux publiés en Occident. *Abstracta Iranica* est soigneusement imprimée, et permet, grâce à une présentation claire, de renseigner des lecteurs non familiers du persan ou du jargon orientaliste. Ceci est au prix d'un certain retard dans l'information. Qu'importe! *Nashr-i Dānish*, ou *Ayanda*, publiés en persan à Téhéran, peuvent donner plus rapidement les informations bibliographiques dont les spécialistes ont besoin, mais elles ne touchent pas le même public et ne répondent pas au même besoin.

D'autre part, si la revue *Abstracta Iranica* contribue à faire connaître à l'étranger les publications iraniennes, elle contribue relativement peu au dialogue culturel en Iran même, où elle est

7- *Abstracta Iranica* 1 (1978), p. III.

encore peu connue. Faut-il en imputer la faute au déclin de la langue française en général, à la mauvaise diffusion de la revue, ou au caractère malgré tout rébarbatif que lui confère le style du compte-rendu érudit?

Dès la nomination de C.-H. de Fouchécour comme directeur, la présence permanente d'un chercheur à Téhéran devint la règle, ce qui transforma la conception du Département d'Iranologie. Cet Institut servait en quelque sorte de relai à l'École des Langues Orientales et à l'Université pour la formation de jeunes chercheurs sur l'Iran. Bientôt ce furent trois «pensionnaires» qui furent nommés, sans compter les missions temporaires de chercheurs de passage, surtout en été. Les contacts avec la communauté universitaire en Iran se faisaient également plus nombreux. La situation exigeait donc la nomination d'un directeur résident: en 1977 Yann Richard était nommé Sous-directeur, et en 1979, Bernard Hourcade, professeur agrégé de géographie, fut nommé successeur de C.-H. de Fouchécour, qui resta cependant directeur des publications jusqu'en 1985. Les changements opérés par C.-H. de Fouchécour en quatre ans, la transformation de l'Institut en un centre de documentation international, et en un centre de formation pour les iranaisants français, ne pouvaient se concrétiser vraiment qu'avec la sortie de terre d'un bâtiment approprié dont il vit creuser les fondations avant de quitter son poste.

Avant la Révolution, pour loger l'Iranologie qui n'avait plus de locaux depuis 1973, le projet de construction d'un bâtiment dans la cour de l'Institut Français, avenue Azarbāydjān, fut approuvé par Paris. Les travaux commencèrent en septembre 1978 et le nouveau bâtiment fut inauguré au printemps 1980. Ce cadre matériel, le nouveau contexte politique et la présence à Téhéran de trois chercheurs permanents donnèrent à B. Hourcade la possibilité de mieux réaliser la vocation de l'Institut d'Iranologie: il s'intéresse à l'ensemble du monde iranien, classique et moderne; pour mieux le rééquilibrer, une priorité sera donnée aux sciences sociales dans les acquisitions de la bibliothèque, avec notamment la souscription à des revues nouvelles. D'autre part, la bibliothèque peut enfin être ouverte régulièrement au public,

dans une salle confortable où tous les livres sont en libre accès (ce qui est assez rare en France même).

Une nouvelle conception devait également prévaloir à la gestion de l'Institut: la création du «Conseil scientifique». En réalité l'Institut Français d'Iranologie de Téhéran (comme il se nomme alors) n'a pas de «programme scientifique» qui lui soit propre: il s'intéresse à l'ensemble de la culture iranienne; il se veut un lieu et un moyen pour faciliter les recherches sur la civilisation iranienne des équipes françaises en Iran qui dépendent du CNRS ou de l'Université; et il aide la coopération entre Iraniens et Français dans ce domaine. Devenu un «institut» à part entière, le «Département d'Iranologie» devait cependant se doter d'un Conseil d'universitaires spécialistes des disciplines concernées pour contrôler et garantir le caractère scientifique de l'Institut, sélectionner les publications et choisir parmi les candidats aux postes de chercheur, aux bourses ou missions proposées. Cet Institut faisait désormais en effet partie d'un ensemble d'institutions comparables, comme les Instituts Français de Mexico, d'Istamboul, de Damas, du Caire, de Beyrouth, de New Dehli, etc.

En ce qui concerne les publications, deux directions différentes étaient désormais poursuivies sous l'égide de l'Institut d'Iranologie: d'une part la revue *Abstracta Iranica*; d'autre part la «Bibliothèque Iranienne». Pour cette dernière, il devenait urgent de rééditer les titres épuisés, fort demandés par le public, et d'en conserver l'unité de présentation. Des contrats ponctuels avec différents éditeurs ont permis de reproduire la plupart des titres qui avaient été publiés précédemment par H. Corbin. Enfin, une «nouvelle série», publiée à Paris en français, faisait suite à la Bibliothèque Iranienne, avec des études sur des domaines très divers: la thèse de géographie de Marcel Bazin sur *Le Tālech* (2 vol.), l'étude de Jean During sur la musique iranienne traditionnelle, les études de Ch. Balaÿ et M. Cuypers sur la Nouvelle persane moderne (*Dehkhodā* et *Jamālzāda*), de Ch. Bromberger et M. Bazin sur le Gilān et l'*Azarbāydjān* oriental, etc. Deux thèses importantes sont actuellement sous presse: celle de C.-H.

de Fouchécour sur l'éthique dans la littérature persane classique*, et celle de M. Papoli-Yazdi sur le Khorāsān. Ces livres doivent être traduits en persan sous le contrôle exclusif de leurs auteurs et la responsabilité de l'Institut, afin que le travail des chercheurs étrangers ne reste pas inaccessible à ceux qui y sont les premiers intéressés. Les premières traductions sont sous presse. *Abstracta Iranica* et la «Bibliothèque Iranienne» sont envoyées en échange avec toutes les Universités iraniennes.

La collaboration avec les universitaires et chercheurs iraniens devait comprendre notamment l'attribution de postes de chercheur associé à l'Institut et de mission d'études en France, réservés à des Iraniens, dans le cadre d'une politique de coopération scientifique.

Alors que ces initiatives devaient concrétiser une présence plus active des chercheurs français en Iran, l'Institut a hélas subi les contrecoups des relations tumultueuses entre la France et l'Iran. Le 1er janvier 1983, les recherches archéologiques étant interrompues depuis 1980, la Délégation archéologique française en Iran fusionne avec l'Institut français d'iranologie de Téhéran pour former «l'Institut Français de Recherche en Iran» (IFRI). A cette date, Bernard Hourcade, nommé au CNRS, quitte officiellement son poste à Téhéran et Christophe Balaÿ (pensionnaire scientifique depuis l'été 1979, spécialiste de littérature moderne) devient alors directeur par intérim en attendant l'arrivée d'un nouveau directeur résident. Mais en novembre 1983, l'Institut a dû cesser ses activités en raison de la détérioration des relations diplomatiques. Bernard Hourcade assure depuis Paris la continuité des publications et expédie les affaires courantes (entretien des locaux et de la bibliothèque). Il n'y a donc plus présentement de cadre matériel et administratif pour aider les chercheurs français qui continuent à pouvoir aller en Iran à titre personnel. Et rien pour permettre à de jeunes chercheurs de se former sur place.

Depuis quarante ans l'Institut Français de Recherche a pris une part de qualité dans les relations culturelles franco-iraniennes et

*Nous venons d'apprendre que la thèse du professeur Fouchécour vient de paraître (NDLR).

atteste l'importance des recherches sur l'Iran dans les sciences humaines, la philosophie et la littérature. S'agissant de domaines qui ne touchent pas le grand public (à la différence de l'archéologie par exemple) on ne peut attendre des manifestations spectaculaires. Certaines périodes ont été plus fastes que d'autres, notamment en ce qui concerne l'installation matérielle de l'Institut, la présence permanente de chercheurs sur place, etc. Mais j'insisterais volontiers en conclusion sur un aspect remarquable de l'histoire de cet Institut: dès son origine, ceux qui l'ont dirigé ont manifesté clairement leur préoccupation de ne pas considérer l'Iran comme un sujet d'études passif, mais comme une terre de dialogue où chacun doit apprendre à écouter et à parler la langue de l'autre. C'est dans ce sens qu'il faut voir leur souci de publier des textes en persan, de rendre compte des publications des chercheurs et savants iraniens, et de les accueillir autant que possible afin de faire connaître leurs travaux en dehors d'Iran. Souhaitons que cette politique culturelle puisse continuer!